De Lausanne à Iselle en 1826

Autor(en): **Duvillard, Louis**

Objekttyp: **SourceText**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **41 (1933)**

Heft 5

PDF erstellt am: **07.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DE LAUSANNE A ISELLE
en 1826

M. Adrien Burnier, à Lausanne, a eu la très grande obligeance de mettre à notre disposition, en vue d'une publication dans la *Revue historique vaudoise,* une relation d'un voyage accompli en Italie, en 1826, par son grand-père maternel, Louis Duvillard, de Tannay. Il était âgé de 22 ans seulement lorsqu'il se mit en route en compagnie du baron Crud, de Genthod, qui possédait des propriétés dans la péninsule où il était appelé à se rendre fréquemment.

Le récit de Louis Duvillard ne manque pas d'intérêt, quoiqu'il ne faille pas, en général, y chercher des considérations très personnelles et importantes sur ce qu'il avait l'occasion de voir. Il se borne le plus souvent à énumérer les spectacles ou les monuments qui attirèrent son attention. Cette relation nous donne cependant beaucoup de renseigements sur la manière alors habituelle de voyager, et l'auteur, déjà très sensible aux beaux spectacles de la nature, aussi bien qu'aux charmes d'un bon repas, nous fournit de jolis traits de mœurs ou des descriptions curieuses, celle par exemple de la traversée du Simplon.

Nous nous bornerons à donner quelques extraits du voyage de Louis Duvillard de Lausanne à Iselle, la suite sortant trop du cadre de cette Revue.

L'auteur était le fils d'un second mariage de Egrège et Prudent François-Louis Duvillard, bourgeois de Nyon, Bogis-Bossey et Tannay, châtelain de Grens, Bogis-Bossey

et autres lieux, et curial de la baronnie de Coppet, avec Louise Favre de Rolle.

Louis Duvillard naquit à Lausanne le 26 mars 1804, et fit des études à l'Académie de cette ville. Il épousa en 1831 Jeanne-Jaqueline-Sophie Mercier, fille de Charles-Emile-Noé Mercier et de Jeanne-Françoise née Felss. Il succéda à son père dans les fonctions de Syndic de Tannay en 1832 et devint capitaine de carabiniers le 11 avril de la même année. Il remplit enfin les fonctions de Juge de Paix du cercle de Coppet de 1834 à 1838. En 1844, il acheta, au-dessous de Lausanne, la campagne de Seigneux à Riant-Cour. C'est là qu'il mourut le 15 décembre 1882 à l'âge de 78 ans.

Son compagnon de voyage, le baron Crud, est connu dans l'histore vaudoise. Il fut receveur des sels à Lausanne sous le régime bernois dont il resta un partisan. Il devint cependant, en 1801, membre puis président de la Chambre administrative dont il se retira l'année suivante. Il fit partie du premier Grand Conseil en 1803 et quitta bientôt les affaires publiques pour se vouer à l'agriculture dans son domaine de Genthod où il ne tarda pas à acquérir un très grand renom comme agronome. Il rentra plus tard à Lausanne et fut membre de la Municipalité de cette ville où il mourut en 1845, à l'âge de 73 ans.

Laissons maintenant la parole à Louis Duvillard.

Eug. M.

Le lundi matin 27 mars 1826, à cinq heures, après une assez mauvaise nuit à l'hôtel du Faucon, je trouvai déjà M. Crud près de notre cheval. Je jetai un adieu à la ville, puis : « en route et vogue la galère ! » Nous allâmes à pied au-devant de notre char jusqu'à Cully ; nous arrivâmes à Vevey à neuf heures, où nous donnâmes l'avoine à notre

Pégase qui allait fort bien... Je fus chez le cousin Levade [1] pour lui faire une visite et lui demander s'il se rappelait du temps de la pêche de Tannay ; je ne trouvai que son commis — il était déjà allé à la campagne — et je le priai de me remettre des tablettes de Ministres, ayant déjà en perspective la traversée du Simplon. Nous nous armâmes encore de deux fourchettes pour attaquer un pâté que Mme Crud avait remis à son frère. Nous y prîmes aussi des petits pains qui étaient excellentissimes et nous partîmes de Vevey à 11 heures.

Après avoir passé un grand torrent [la Baye de Clarens], nous mîmes pied à terre pour prendre le chemin à mi-côte afin de mieux découvrir le pays, le temps étant clair et de toute beauté. Nous envoyâmes notre char en avant jusqu'à Villeneuve, recommandant au domestique d'y faire préparer un bon dîner, prévoyant notre bon appétit.

Nous atteignîmes Montreux qui est un charmant village dont les maisons sont un peu trop entassées. Nous y vîmes un pont qui est fait pour attirer les regards de l'étranger, tant par sa construction que par le coup d'œil pittoresque qu'il offre. Au-dessous du pont est un moulin tout garni de mousse et dont les eaux font cascade et viennent se précipiter dans un bas-fond. Du pont, nous fûmes à l'église. La verdure commençait à paraître et l'on entendait le chant de l'alouette qui me donnait toujours plus de tristesse en pensant que je quittais ce beau pays. Devant l'église est une petite promenade d'où l'on embrasse tout le canton de Vaud si beau. Au-dessous de la promenade est une cascade qui arrose de belles prairies. Nous continuâmes notre chemin qui nous conduisit à Veytaux qui est un fort beau et grand village.

[1] Louis Levade (1748-1839), docteur en médecine et pharmacien à Vevey, naturaliste et historien, auteur du *Dictionnaire géographique, statistique et historique du Canton de Vaud.*

De Veytaux, un sentier au travers de belles prairies nous mena rejoindre la route. Arrivés à Villeneuve à deux heures avec un grand appétit, nous fîmes un bon dîner à l'Hôtel de Ville, chez Mme Pillet. De la salle à manger, on se voit entouré d'immenses montagnes. Le port renferme une immense quantité de bois et de matériaux.

Partis à trois heures et demie, nous arrivâmes à Bex à six heures dans une excellente auberge, à l'Union, chez M. Duc. Nous fîmes un tour dans le village qui est assez grand ; la Dent du Midi et la Dent de Morcles étaient colorées d'une teinte rosâtre. La route de Villeneuve à Bex serpente au pied de divers monts ; à sa droite est une superbe plaine bien cultivée et variée ; on y voit de beaux bâtiments et de fort beaux coteaux de vignes.

Nous partîmes le mardi 28 mars à cinq heures du matin; nous passâmes par St-Maurice où nous donnâmes nos passeports aux gendarmes. Sur les rocs à pic qui dominent St-Maurice, on voit une chapelle et un petit bâtiment habité par un ermite. Au delà de St-Maurice, nous avons vu la cascade de Pissevache qui embellit ces lieux sauvages.

Arrivés à Martigny à dix heures, nous y avons déjeûné d'une fort bonne truite et du bon vin de Roussillion. Nous avons vu les dommages que les eaux ont causés lors de la chûte de la galerie du lac de Bagnes [2].

Nous partîmes à midi pour aller coucher à Sion. Au sortir de Martigny on voit des rochers stériles et taillés à pic ; des marais occupent une partie du bas de la vallée. Le pays change ensuite ; on découvre de beaux pâturages, des vignes soutenues par des petits murs. Les Valaisans ont prodigieusement travaillé à l'amélioration de la route.

De Riddes, nous passâmes à Ardon où se trouve l'établis-

[2] Il s'agit de la catastrophe de 1818 lors de la rupture du barrage formé, près de Mauvoisin, par le glacier de Giétroz.

sement de M. Pinnon, de Genève, et où nous avons donné du pain au cheval. Nous avons vu les fourneaux, la fonderie, le minerai. Nous avons vu allonger une barre de fer et nous avons été fort bien accueillis par M. Charles, gouverneur de l'établissement, qui nous a offert du vin muscat blanc et du vin rouge, tous deux excellents, accompagnés de pâtés.

Nous sommes arrivés à Sion à cinq heures, dans une fort bonne auberge, chez Madame Muston, qui nous a fort bien accueillis ; c'est l'élégante de l'endroit. Les rues de Sion sont larges et les maisons bien bâties. Nous sommes allés sur le mont Valère où réside l'évêque [?] ; de là on a une fort belle vue sur la plaine qui est fort bien cultivée ; la ville est entourée de beaux vignobles. De là, nous avons vu la Tour Tourbillon qui est une ancienne ruine du temps des Romains [!]. Nous avons vu aussi l'hôpital qui a quelque ressemblance avec la Solitude, à Lausanne [1]. Nous avons pris, au souper, une fort bonne truite, une bécasse et une salade avec du légume, le tout fort bien accommodé. Nous avons passé une fort bonne nuit dans de fort bons lits fraîchement rebattus et nous sommes partis le lendemain à 4 ½ heures du matin pour aller coucher à Brigue.

Nous avons passé à Sierre où nous avons donné de l'avoine à notre bidet et, de là, continué à pied jusqu'à Tourtemagne où nous sommes arrivés à midi avec un appétit bien disposé. Nous avons fait un mauvais dîner ; l'hôtesse nous apporta entre autres, avec toutes les bonnes grâces du

[3] La Solitude était une maison qui a plus tard donné son nom à la rue conduisant du Tunnel à la Caroline. Un réfugié français, le médecin Mathieu, avait fondé dans cette maison une sorte de clinique-hôpital qui prospéra pendant un certain nombre d'années et passa ensuite à son gendre, nommé Zink. La Solitude devint après 1830 un Institut et enfin une maison locative cachée aujourd'hui, au pied de la colline de l'Hôpital cantonal, par les maisons qui bordent la rue entre le bas du Calvaire et la Policlinique. (Renseignements dus à l'obligeance de M. G.-A. Bridel.)

monde, une volaille qui avait une odeur infecte ; enfin nous y trouvâmes du fromage, heureusement.

Notre cheval nous paraissant fatigué après la corvée de ce matin, et le chemin jusqu'à Brigue étant excessivement mauvais, nous prîmes deux chevaux de poste pour nous conduire jusqu'à Viège. Le postillon nous fit une sottise dont il aurait mérité d'être fortement puni. Il mit notre cheval à côté des siens et, au moment du départ, il donna un grand coup de fouet à ses chevaux, de sorte que la roue vint frapper notre animal et le fit boiter tout le long de la route ; il fallut le faire conduire à la main par notre domestique. Nous prîmes à Viège un cheval pour nous conduire à Brigue, où nous fîmes un bon souper pour nous dédommager de la mauvaise volaille de Tourtemagne que je n'oublierai jamais.

Le lendemain jeudi 30 mars, la bise étant survenue pendant la nuit, et ayant appris que la diligence n'avait pu passer le Simplon, nous restâmes ce jour-là à Brigue et nous envoyâmes notre cheval boiteux avec le domestique jusqu'à Bérisal pour y coucher et afin qu'il pût partir de bonne heure le lendemain et gagner le même jour Domo d'Ossola.

Le vendredi matin à une heure, nous partîmes de Brigue avec trois chevaux de poste pour nous hasarder à traverser le Simplon. Nous étions escortés de cinq autres voitures à trois chevaux. Nous nous enfermâmes bien dans notre char après avoir pris du foin pour nous tenir au chaud. Nous arrivâmes au premier refuge où nos postillons prirent la grosse goutte de kirsch. La route commençait à devenir dangereuse par les précipices et par les terres qui avaient glissé et rendaient le passage si étroit que notre char pouvait à peine passer. Nous arrivâmes au pont de Kanter où nous suspendîmes notre char sur un traîneau et les roues sur un autre, ainsi que le firent tous les autres voyageurs. Nous

arrivâmes fort heureusement à huit heures à Bérisal, maison appartenant au maître de poste de Brigue, et où l'on se rafraîchit. Nous y prîmes du café pendant que les chevaux mangeaient, et nous nous remîmes en route à dix heures, ayant déjà quatre à cinq pieds de neige. Nous arrivâmes au village de Simplon à deux heures, fort heureusement, quoique la route fût excessivement dangereuse. Je fis à pied la route du cinquième au sixième refuge et là j'eus bien peur pour notre traîneau qui était sorti de l'ornière ; notre char se trouvait à moitié suspendu dans les airs à côté d'un précipice de plus de 1000 pieds, car à peine apercevait-on des sapins dans le fond. En passant dans une des galeries, le bout de la limonière se rompit, ne pouvant résister aux glaces qui formaient des pains de sucre énormes. Le percepteur de l'impôt au sixième refuge nous dit qu'il n'avait jamais vu le Simplon aussi mauvais, et je le crois effectivement. Mon esprit en était tellement frappé que je ne l'oublierai jamais. Fort bien dîné à Simplon avec du chamois très bien accommodé. Nous sommes partis de Simplon avec un autre cheval et deux hommes pour contenir le traîneau. Cette partie du chemin était encore plus mauvaise, non par les précipices, mais par le nombre d'avalanches qui encombraient le passage. Nous en traversâmes une entre autres de 80 pieds d'épaisseur, dans l'intérieur de laquelle on avait taillé une route de 27 pas de longueur. Au-dessous était un énorme torrent dont on entendait l'eau se briser dans des précipices.

Enfin nous arrivâmes à Gondo, auberge isolée où nous retrouvâmes notre cheval et, la neige nous ayant abandonnés, nous l'attelâmes à notre char pour aller jusqu'à Domo d'Ossola.